

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (2018)
Heft: 2219

Artikel: Brésil: le combat pour la survie des peuples indigènes : le regard d'un chercheur suisse au Congrès international d'ethnobiologie
Autor: Boillat, Sébastien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1023301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cette protection, qui serait dorénavant soumise à la jurisprudence dynamique de l'UE. Voilà le vrai problème. Cette solution nous conduirait tout droit à la situation décrite par Scharpf.

Les syndicats ont donc de bonnes raisons de s'opposer à un accord-cadre qui nous priverait de mesures d'accompagnement décidées de manière autonome. Paul Rechsteiner a sonné l'alarme à juste titre. La Berne fédérale semble comprendre qu'il s'agit d'une ligne rouge, tout simplement oubliée par Cassis et autres.

Voilà qui ne va pas rendre plus simples les négociations sur un accord-cadre. Et c'est pourquoi les partis politiques réclament à juste titre une pause. Car les faits ont changé et nous

obligent tous à tirer des leçons.

La gauche va probablement rester fidèle à sa ligne pro-européenne et soutenir un accord institutionnel sans affaiblissement de la protection des salaires, pour autant que Bruxelles y consente. Mais en prenant au sérieux l'évolution néolibérale de l'Europe, elle devra considérer l'UE de manière plus réaliste.

Les conflits d'intérêts entre capital et travail, historiquement endossés par les socialistes et les radicaux, reviennent au premier plan. Par contre l'affrontement au sujet de l'Europe, réduit par l'UDC à une question de survie, va perdre en importance. Car lorsque les faits évoluent, les représentations anciennes et enracinées doivent également évoluer, ce qui prend du temps.

L'exemple de la protection des salaires montre que la Suisse a de bonnes raisons de regarder de plus près et de manière critique la jurisprudence de l'UE, accord institutionnel ou pas.

Fritz Scharpf n'a jamais été un eurosceptique. Au contraire, il a toujours prôné l'intégration européenne. Son analyse lucide de la jurisprudence de l'UE a d'autant plus surpris les socialistes et les syndicats allemands, traditionnellement favorables à l'Europe, qui ont mis du temps à comprendre les enjeux. Aujourd'hui les syndicats allemands soutiennent Rechsteiner.

Traduction et adaptation DP d'après l'original allemand. Une version de cet article paraîtra prochainement dans la [Weltwoche](#).

Brésil: le combat pour la survie des peuples indigènes

Le regard d'un chercheur suisse au Congrès international d'ethnobiologie

Sébastien Boillat - 19 septembre 2018 - URL: <https://www.domainepublic.ch/articles/33706>



Certaines images ont le pouvoir de mobiliser les masses. Celui de choquer, d'indigner, de rassembler, de soulever. Telles [celle](#) de ce manifestant de la tribu de [Standing Rock](#) à cheval, face à la police américaine armée jusqu'aux dents. Ceux de ma génération se souviennent peut-être de [Raoni](#), ce chef amérindien du Brésil aux côtés du chanteur Sting, qui a fait le tour du monde pour défendre la forêt amazonienne. Un portrait, une image, une représentation.

En étant un peu provocateur, je peux écrire à la

manière de Magritte, en légende de la photo qui illustre cet article: «*Ceci n'est pas Raoni*».

Avec «*Ceci n'est pas une pipe*», formule devenue culte sur son célèbre tableau de 1929 montrant une pipe et intitulé *La trahison des images*, le peintre surréaliste voulait montrer qu'une image n'est jamais qu'une représentation de la réalité. Il n'est en effet pas possible de bourrer et de fumer la pipe montrée sur le tableau, comme s'il s'agissait d'une vraie pipe.

C'est parce que l'on confond représentation et réalité que les images nous trahissent. Et c'est précisément cette confusion qui devient la réalité. Les images ont une vie propre: elles créent notre réalité, et ceux qui les créent ont entre leurs mains le pouvoir des images.

Cet après-midi du 7 août 2018, c'est pourtant bien Raoni Metuktire en personne que j'ai devant les yeux. Lorsque le leader octogénaire entre en scène pour l'inauguration du [Congrès international d'ethnobiologie](#), à Belém do Pará au Brésil, la foule se lève dans un tonnerre d'applaudissements. Aussitôt son visage est caché par une forêt de bras levés, téléphones portables en main. A la sortie, les congressistes se pressent pour obtenir le summum de leur séjour à Belém: un *selfie* aux côtés de Raoni. Le grand chef Kayapo distribue ces opportunités avec parcimonie, s'entourant d'une aura encore plus imposante.

En retrait, une grande dame vêtue d'une large robe tonne de colère. «*Les Kayapos, toujours les Kayapos, et nous alors?*» C'est une représentante des *quilombolas*, villages fondés au cœur de la forêt, à l'époque coloniale, par des esclaves africains échappés des plantations. Certains peuplent le delta de l'Amazone depuis plus de 400 ans. Au podium de l'inauguration du congrès, trois Kayapos, une indigène des pampas, trois scientifiques, le recteur de l'Université et le gouverneur du Pará. Mais personne ne représente les *quilombolas*, raison de l'énervement de notre acolyte.

Au congrès, ce sont les Kayapos, invités d'honneur officiels, qui ont entre les mains le pouvoir des images. Et on peut dire qu'ils en font large usage. A moitié nus, le corps décoré

de motifs peints au jus de *genipapo* et la tête coiffée de plumes multicolores, ils captent immédiatement l'attention du public. Et lorsqu'ils entonnent chants et danses, la foule est tétanisée.

Il faut dire que même à Belém, métropole amazonienne et capitale de l'Etat du Pará, il est plutôt rare de voir des Amérindiens, mis à part une poignée de petits vendeurs ou mendiants arpentant les rues. Pays le plus vaste et plus peuplé d'Amérique du Sud, le Brésil a aussi la plus faible proportion d'Amérindiens dans sa population: 0,6%. On y trouve par contre le plus grand nombre de groupes ethniques différents, plus de 200, et le plus grand nombre de [peuples non contactés](#) au monde.

Pour la première fois, le Congrès international d'ethnobiologie accueille la «*Foire Internationale de la socio-biodiversité*». Dans le hangar de conférences de Belém, une cinquantaine de stands proposent démonstrations culturelles, produits alimentaires et d'artisanat, instruments de musique, peintures et livres. L'offre est à la carte pour le congressiste-consommateur. Aikewara, Yawalapiti, Kamaiurá, Alto Solimões, les organisations indigènes ont pignon sur rue, tout comme les *quilombolas*, universités, gouvernements, entreprises. Tous rivalisent de créativité pour attirer l'attention du public, et les danses folkloriques, dans les stands ou sur la scène au centre du hangar, s'enchaînent sans un instant de répit.

C'est aux étages, sur les côtés du hangar, qu'ont lieu les présentations scientifiques du congrès. Devant une trentaine de personnes, je donne le compte-rendu de mon étude sur la contribution des peuples indigènes à la conservation des écosystèmes. Ma voix est presque couverte par le vacarme des performances folkloriques en contrebass, amplifiées par la terrible acoustique du hangar. Au congrès, la poignée de scientifiques internationaux fait pâle figure face au raz-de-marée d'organisations sociales brésiliennes. Ceux qui ne comprennent pas le portugais se sentent marginalisés, et certains se plaignent: «*Sommes-nous à un congrès, ou au carnaval?*»

D'autres, comme cette jeune américaine au sommet du crâne rasé dans le plus pur style Kayapo, sont enchantés. De son Midwest natal, elle est venue passer quelques semaines au village indigène. Volontaire mais surtout spectatrice de cet exubérant festival de musique folklorique. Un spectacle savamment ficelé, rappelant celui des campagnes des grandes ONG écologistes. La préservation de l'environnement n'est-elle pas devenue un vaste spectacle, fait d'images-chocs et de vidéos virales? Je pense à celle de cet [ours polaire](#) affamé fouillant les poubelles du grand Nord canadien. Un spectacle destiné à récolter des clics, des *likes*, et bien sûr des dons.

La sauvegarde du patrimoine biologique et culturel, cœur des préoccupations des ethnobiologistes, ne semble pas échapper à cette règle. La mise en scène serait parfaite, et le romantisme amazonien n'aurait rien à envier à celui de nos Alpes, si prisées par les touristes asiatiques. Après les faiseurs de montagne, voici les faiseurs d'Amazonie. Peuples indigènes de l'Amazonie, à vos costumes, dansez et chantez, et on vous prendra en photo, on vous filmera et on vous écoutera, et on fera la fête ensuite.

Mais ici au Brésil, tout n'est pas que carnaval. Plus tard dans la soirée, je suis témoin d'un «spectacle» un tant soit peu plus inquiétant. A la sortie du congrès, nous partons dîner dans un restaurant du centre de Belém avec quelques collègues européens. Rodizio (buffet à la brésilienne), avec grillades, manioc frit et poulet à toutes les sauces. A la table d'à côté, un groupe de convives d'une vingtaine de personnes s'affaire. Soudainement, ils se lèvent et scandent des slogans de campagne électorale. Ce sont des partisans de Jair Messias Bolsonaro, surnommé «[le Trump des tropiques](#)». Militaire de réserve et candidat de la droite dure à la présidence du Brésil, Bolsonaro caracole à la tête des sondages. Il a dépassé l'ancien président Lula da Silva, qui vient d'être exclu de l'élection par la cour électorale suprême.

Bolsonaro et son parti ont une idée claire du statut des peuples indigènes au Brésil. Lorsqu'il était déjà député, en [2004](#), Bolsonaro demanda comment il était possible que des «Indiens

malodorants, sans éducation et sans savoir notre langue» possèdent autant de terres. Pour lui, les terres indigènes tout comme celles des *quilombolas* devraient être mises en vente et ouvertes à l'exploitation.

De fait, les terres indigènes du Brésil regorgent de ressources naturelles âprement convoitées pour satisfaire la consommation mondiale. Malgré leur délimitation et leur statut légal, ces terres sont sous constante pression. Coupes de bois, élevage, soja, huile de palme, barrages, mines, puits de pétrole, les invasions de terres indigènes sont fréquentes, et les gouvernements locaux, élus par une majorité de colons, ferment le plus souvent les yeux. Et les moyens de la FUNAI, l'organe fédéral du ministère de la justice en charge de la protection des terres indigènes, sont bien limités.

Pis encore, ceux qui dénoncent ces menaces ou tentent de les contrer risquent gros. En Amazonie, les coupeurs de bois, les éleveurs et les planteurs ont la gâchette facile. Avec 70 personnes tuées dans des conflits environnementaux en 2017, dont 21 dans l'Etat du Pará, le Brésil détient le triste record mondial du nombre d'[assassinats](#) d'activistes écologistes et indigènes.

Sur fond de crise économique et politique, la campagne présidentielle au Brésil est le théâtre d'une violence sans précédent. Le 6 septembre, Bolsonaro a été poignardé par un forcené, suscitant l'indignation de toute la classe politique du pays, ses opposants inclus. Hospitalisé en urgence, il semble en voie de guérison. Le chef indigène [Jorginho Guajajara](#), tué par des coupeurs de bois et retrouvé le 12 août dans l'Etat du Maranhão, a eu moins de chance.

Pour les Kayapos et autres peuples indigènes du Brésil, le congrès d'ethnobiologie de Belém est l'une des rares opportunités de se faire entendre dans la capitale de leur Etat et dans leur pays. Ils n'y sont pas venus se produire en artistes pour amuser la galerie, pour promouvoir leur folklore, ou pour attirer les touristes. Ils sont venus pour se battre. Ils sont venus pour dire au monde entier que plus que jamais, leurs terres, leurs forêts, leur identité et leur existence sont

menacées. Ils sont venus pour crier leur révolte et leur inquiétude face à l'avenir dans un Brésil en pleine ébullition sociale et politique.

Le spectacle n'est pas là pour distraire, il est là pour mobiliser et c'est une arme vitale pour la survie des peuples indigènes. Leurs chants et

danses ne sont pas ceux des réjouissances, mais ceux de la guerre.

Ceci n'est pas un spectacle. Ceci est une guerre. Une guerre dans laquelle certains ont des armes à feu, et d'autres des images.

Les armes dans le cinéma d'imagination

«Fantastique! Armes et armures dans les mondes imaginaires», exposition à voir jusqu'au 2 décembre 2018 au Château de Morges

Jacques Guyaz - 20 septembre 2018 - URL: <https://www.domainepublic.ch/articles/33711>

Au cinéma les armes sont partout, dans les mondes de la science-fiction, comme *La guerre des étoiles* et ses 8 épisodes depuis 1977 ou encore les deux *Blade Runner*, sans parler des *Matrix*. Mais aussi dans d'autres univers, ceux des *Pirates des Caraïbes* ou du Moyen-Age fantastique inspiré de l'œuvre de Tolkien dans *Le seigneur des anneaux*. Des centaines de millions de spectateurs connaissent ces films par cœur et ont frémi en voyant les héros et les méchants se battre à coup d'épées, de sabre laser ou de revolvers.

Mais d'où provient l'inspiration des responsables des accessoires des productions cinématographiques qui doivent créer ces armes, fausses mais pas toujours, que nous voyons à l'écran? Le Musée militaire de Morges y répond dans une très jolie exposition intitulée:

[*Fantastique! Armes et armures dans les mondes imaginaires*](#), à

voir jusqu'au 2 décembre.

Les maisons de production sont très réticentes dans le prêt des accessoires de films. Le musée de Morges a donc réussi un petit exploit en réunissant une belle panoplie d'armes de cinéma, la plupart du temps issues de collections privées, en les comparant avec des armes véritables.

Et l'on constate que ces armes de cinéma sont parfois réelles, ou alors en vrai métal, avec des ajouts de fioritures pour leur donner une apparence exotique. Il est en effet nécessaire, pour le réalisme des scènes, que le poids de l'arme apparaisse dans la tension du bras et du corps de l'acteur, ce qui serait impossible avec, par exemple, une copie en polystyrène. De même, avec un vrai revolver, il est possible de tirer à blanc, ce qui accroît le naturalisme de la scène.

Les épées et les armes

blanches sont souvent des copies, sans le tranchant, d'armes réelles, à peine modifiées. Et l'on apprend que les producteurs anglo-saxons vont souvent chercher leur inspiration ... en Suisse. Nos mercenaires formaient les troupes d'élite de l'Europe de la fin du Moyen-Age au 18^e siècle et nos musées militaires ainsi que les collectionneurs ne manquent pas d'armes de toute provenance ramenées par les survivants rentrés au pays.

La crédibilité historique n'est d'ailleurs pas le souci premier des réalisateurs de ces films. Dans les films de pirates, il est possible de repérer épées écossaises et rapières espagnoles, alors qu'il est impossible de se battre sur le pont étroit et encombré d'un bateau avec ces armes beaucoup trop longues. Les armes blanches à bord de la marine à voile étaient plutôt des sortes de grands poignards.